

LE NOUVEAU

FILM COMPLET

4 FRANCS

N° 84.



L'ENTRAINEUSE *fatale*
avec
Marlene DIETRICH

(Imprimé en France.)



L'ENTRAÎNEUSE fatale

Production WARNER BROS, First National

Un film de Raoul WALSH

d'après un scénario original de

Richard MACAULAY et Jerrz WALD

Film raconté par Michel JACQUES

DISTRIBUTION :

Hank Mac Henry	EDWARD G. ROBINSON.
Johnny Marshall.....	GEORGES RAFT.
Fay Duval.....	MARLENE DIETRICH.
Jumbo.....	ALAN HALE.
Omaha.....	FRANK McHUGH

OURAGAN faisait rage. Les éclairs déchiraient la nuit. Dans le ciel lourd, le vent bousculait les nuages menaçants. Une équipe volante de la compagnie Force et Lumière patrouillait dans la campagne aux environs de Los Angeles. L'un des hommes jura et tendit le bras vers un point d'ombre : les fils pendaient, arrachés par la chute d'un pylône.

Il s'agissait d'alerter le poste central. Quelques hommes y demeurent en permanence tandis que les autres, pressés d'oublier leur rude labeur et ses dangers, avaient déjà gagné les cafés de la ville la plus proche. Tous furent bientôt prévenus de l'accident. Hank Mac Henry et Johnny Marshall l'apprirent au Palais de la Danse.

Ces deux hommes, que liait une amitié profonde et déjà ancienne, étaient bien différents. L'un de l'autre. Hank, brave garçon au physique ingrat, à l'esprit lourd, au tempérament emporté, rêvait de conquérir une femme, mais sans grande chance de succès. Johnny bénéficiait d'une élégance native, d'un sang-froid qui semblait de l'indifférence, qui lui attirait les regards féminins, ce dont il semblait fort peu se soucier.

Hâtivement revêtus de leur costume spécial, les compagnons de l'équipe 8 grimpèrent dans le camion qui les transporta avec le matériel nécessaire sur le lieu de l'accident. Le vieux Bob Duval hochait la tête. Il les regarda monter aux pylônes, s'accrocher aux traverses,

brandissant leurs outils de leurs mains aux gants énormes, et se rappela le temps où lui aussi avait cette agilité, cette témérité... jusqu'au jour où le courant l'avait traversé. Depuis, ses jambes ne lui permettaient plus l'escalade. Johnny passait près de lui. Il l'appela et lui dit :

Ma fille va sortir de prison dans huit jours. Je te suis reconnaissant de tout ce que tu as fait pour elle sans la connaître. Mais je voulais te demander quelque chose. Tu ne racontes jamais aux autres...

— T'en fais pas pour ça ! trancha Johnny en lui donnant une bourrade affectueuse.

Le chef d'équipe lui fit signe.

— Monte avec Hank au pylône est. Nous devons faire une épissure et établir une ligne provisoire, mais soyez prudents, ajouta-t-il pour toute son équipe. Le courant vous volatiliserait en rien de temps ! Les ouvriers s'affairèrent.

— Vingt-deux ! cria soudain l'un d'eux.

Le drame fut rapide ; un faux mouvement de Johnny, qui reçut une décharge, et Hank le rattrapa au vol ! Un long crépitement, une gerbe d'étincelles... Le crochet avait touché le fil ! Les deux corps restèrent suspendus dans les traverses. Johnny reprit ses sens couché sur la terre mouillée.

— Hank ? murmura-t-il.

— Il est sonné !

Encore vacillant, le jeune homme se hissa près de son ami. A plat ventre, les bras allongés, celui-ci gisait, sans mouvement. Un de ses camarades, à genoux sur ses jambes, lui massait les côtes à coups réguliers et puissants. Le voyant épuisé après une demi-heure de vains efforts, Johnny s'offrit à le remplacer.

Le corps restait inerte sous ses mains énergiques. Soudain, dans le silence, un soupir rauque s'éleva. Johnny se pencha vivement.

— Il respire ! Il vit ! Passez-moi l'ammoniaque !

Les yeux encore vagues et striés de sang, le rescapé, maintenant retourné face au ciel, eut un sourire crispé pour l'ami dont l'image floue dansait toute proche. On entendit la sirène de l'ambulance qui arrivait.

La voiture fila bientôt vers l'hôpital en soulevant de grandes gerbes d'eau. La mort était vaincue, du moins pour cette nuit-là...

..

Hank, déjà convalescent, bien calé contre les oreillers blancs, savait, au remue-ménage des couloirs, que ses visiteurs quotidiens arrivaient. On entendait les cris effarouchés des infirmières que Jumbo devait chatouiller au passage, et toute la bande faisait irruption dans la chambre claire. Hank se sentait heureux.

— Un cadeau pour toi ! dit Johnny.

— Un harmonica ! s'exclama Hank.

Et, content comme un gosse, il fit un signe à Omaha qui sortit le même instrument de sa poche. Ils entamèrent un air endiablé. Le calme revint après cette exaltation du début, toute cette pantomime n'ayant pour but que d'empêcher Hank de penser à son état. Dans une semaine, la clinique lui rouvrirait ses portes. Il pourrait sortir, mais en boitant !

— Crois-tu que la compagnie me donnera un poste sédentaire ? demanda-t-il à Johnny.

— Non ! répondit celui-ci.

Hank se redressa dans son lit et dit, d'une voix changée :

— Mais, voyons, ils ne peuvent pas me liquider comme ça ?

— Ne t'énerve pas ! le rassura Johnny. Tu as fini de travailler avec nous, parce que... tu es nommé chef d'équipe.

— Chef d'équipe ? Ce n'est pas possible !
Il riait et pleurait à la fois...

..

Johnny arrêta sa voiture devant la prison. Le vieux Bob en descendit avec lui. Il tremblait.

La grille s'ouvrait. Une mince silhouette hésita sur le seuil de la sinistre maison. Fay Duval était rendue à la vie. Elle aspira longuement l'air de la liberté, et s'avança vers les deux hommes immobiles.

— Bonjour, Fay ! balbutia son père.

— Bonjour !

Elle se retourna vers Johnny.

— Vous avez une cigarette ?

Il lui en offrit une sans un mot. Elle l'alluma, avalant goulument la fumée, et, tout de suite, parla d'acheter du maquillage pour se « refaire une beauté ». Johnny se dirigea vers une boutique. Le père demanda timidement :

— Quels sont tes projets ?

— Chercher du boulot.

— Tu peux rester avec moi, si tu veux. Je te donnerai ce qu'il faudra...

— Tu t'y prends un peu tard ! railla-t-elle en descendant pour rejoindre Johnny qui se débrouillait tant bien que mal avec le vendeur.

Outré de l'attitude de Fay envers son vieil ami, Johnny ne put s'empêcher de lui en faire la remarque.

— Vous, cœur sensible, occupez-vous de votre famille et pas de la mienne ! fit-elle dédaigneuse.

Cette fierté, cette hargne, n'étaient pas pour déplaire à Johnny. Il comprit qu'il venait de rencontrer une adversaire à sa taille.

Ils revinrent vers la voiture où le vieux Bob se désolait. Il avait cru retrouver sa fille. Il la sentait perdue pour toujours. A quoi bon vivre si la consolation dont il avait tant rêvé, faire oublier à Fay les mauvais jours passés, lui était refusée ?

..

— Une ligne a gelé dans la montagne ! annonça Johnny en raccrochant le récepteur. Les isolateurs sont brisés !

Le branle-bas fut donné. En un clin d'œil, toute l'équipe fut réunie. Hank étreignait son nouveau grade de chef d'équipe !

Le camion se déléta de toute la troupe sur le lieu de l'accident. Il faisait réellement un froid terrible. Les fils, de-ci de-là, continuaient à se rompre sous le poids de la glace. Les étincelles fusaient de toutes parts. Soudain, isolée dans la zone dangereuse, une silhouette parut désespérée. De toutes les poitrines, un cri fusa :

— Bob ! Attention...

Ce fut bref : un fil, entraînant dans sa trajectoire une avalanche de glaçons, un éblouissement, la vision d'un corps pulvérisé... Le courant avait été coupé deux secondes trop tard ! Du pauvre Bob, il ne restait rien... Sa souffrance avait pris fin...

Le lendemain matin, Hank décida d'aller prévenir la fille du disparu. Johnny accepta de l'accompagner. Fay les accueillit assez froidement. Hank se décida à parler.

— Je suis chef d'équipe à Force et Lumière. Votre père travaillait avec moi.

— J'en suis ravie ! dit Fay. Puis elle ajouta, surprise :

— Pourquoi « travaillait » ?

Hank ne savait pas comment annoncer la triste nouvelle. Ce fut Johnny qui trancha brutal :

— Il s'est fait électrocuter, voilà !

Fay ne tressaillit même pas. Elle leur tourna le dos et s'appuya un peu au mur. Sa voix rauque s'éleva :

— Un cadeau pour toi, dit Johnny à Hank.



— Il l'a peut-être fait exprès. Je le comprends. Il y a des jours où j'en ferais autant !

— C'est toute la peine que vous cause sa mort ? s'exclama Johnny, outré.

— Oui ! Je n'ai rien d'autre à dire...

Il la toisa d'un regard méprisant et s'enfuit. Elle empêcha Hank de le retenir.

— Je comprends ! dit-elle. Je devrais verser des larmes. Mais j'ai si peu connu mon père...

Il lui offrit ses services qu'elle refusa. Elle avait son travail, et cela lui suffisait. Il descendit lentement l'escalier. Un sentiment étrange, jamais ressenti, le tint un instant incédés sur le seuil de la maison. Il eut soudain la révélation d'une joie qu'il attendait depuis toujours. Il comprenait qu'il avait déjà le cœur plein d'elle !

..

Le cabaret que dirigeait Bailey attirait, chaque soir, une foule de clients. Fay, première entraînuse, en était la principale attraction. Elle n'avait guère d'enthousiasme ce soir-là. On avait enterré son père le matin même et, maintenant, sa rancune apaisée, elle se sentait bien seule. On lui signala un arrivant, il lui fallait s'en occuper. Elle s'approcha, et reconnut le messager qui était venu lui annoncer la mort de son père.

— J'allais justement vous faire appeler ! lui dit-il. Il la regardait, déçu de lui voir faire ce travail. Elle comprit sa désillusion et se leva.

— Si je ne suis pas votre type de femme, il y en a d'autres !

Il la retint. C'était elle qu'il était venu voir. Il lui avoua son désir de l'aider et lui tendit une poignée de billets. Elle ne prit que ce qu'il lui était absolument nécessaire. Lorsqu'il lui proposa de l'attendre à la sortie, elle déclina son offre pour ce soir-là, mais son sourire reconnaissant était une promesse pour une autre fois. Hank s'en fut, empli d'espoir.

Le lendemain, accompagné de Johnny et de Jumbo, il entra dans une grande maison de couture.

Johnny se décida à dégoûter son ami de cette femme qu'il devait dangereusement. Écœuré de faillir à la promesse qu'il avait faite au vieux Bob, il voulut néanmoins avertir Hank avant qu'il ne soit trop tard.

— Tu veux parler de sa condamnation ! interrompit celui-ci en souriant. Je le sais. Fay m'a tout dit !

Johnny se tut. Son ennemie avait tout prévu. Il regarda la vendeuse emplir le carton de soieries coûteuses. Hank sortit en portant son paquet enrubané comme un trophée...

Lorsqu'il se revint en face de Fay, il ne sut pas comment lui expliquer ce qu'il ressentait, et lui tendit son cadeau. Elle sortit les merveilles de leur boîte, et se méprit sur ses intentions.

— Je connais la vie, Hank ! n'hésitez pas...

— Je vous le répète ! dit-il, ému, vous ne devriez pas rester seule. Voulez-vous vivre avec moi ?

Bien sûr, ça devait finir comme cela. C'était trop beau



Fay se retourna vers Johnny :
— Vous avez une cigarette ?



Fay avait ébahi la voir.
Le patron s'approcha.

cette amitié, ce dévouement, sans contre-partie ! Elle se résigna ! autant celui-là qu'un autre... Hank lui prit la main.

— Ne perdons pas de temps. Nous pouvons avoir une licence demain matin.

— Une licence ! s'exclama Fay, stupéfaite. Vous ne voulez pas dire que vous voulez m'épouser ?

Il eut un beau rire franc.

— Bien sûr que si. Qu'aviez-vous donc compris ? Bouleversée, Fay recula. Elle ne pouvait pas accepter la proposition qu'il lui faisait, car elle n'était pas une femme pour lui.

— Et puis, acheva-t-elle, je ne vous aime pas !

Les larmes vinrent aux yeux du brave garçon.

— Ce n'est que cela ? Ça ne fait rien, je saurais vous aimer pour deux !

Et Fay sentit autour de ses épaules deux bras solides, deux bras qui soudain dressaient entre elle et la vie méchante une barrière infranchissable...

..

Le soir, Fay vit Johnny s'asseoir au bar. Elle s'approcha de lui, décidée à la bataille qu'elle devinait.

— Je viens pour vous acheter. Quand est votre prix pour laisser mon ami tranquille ?

Elle sembla dédaigner l'insulte.

— Combien m'offrez-vous ?

— Deux cents dollars, et c'est bien payé !

Elle lui jeta les billets au visage.

— Avant votre arrivée, j'avais encore des scrupules, ragea-t-elle. Maintenant, je l'épouserai, que vous le voulez ou non !

Elle avait élevé la voix, le patron s'approcha.

— Des ennuis, Fay ?

Elle ne répondit pas.

Johnny regarda son addition.

Il jeta de menues pièces sur le comptoir.

— C'est tout ce que ça vaut !

Et il quitta son tabouret.

Bailey lui saisit le bras.

— Je viens de faire repasser mon veston, dit Johnny. Otez votre patte de là !

L'autre, loin d'obéir, resserra son étreinte. Le bras libre du jeune homme se détendit, et son poing atteignit le patron à la pointe du menton. Sans perdre de temps à contempler sa victoire, armé de son siège, il se fraya un passage dans la bande de gangsters accourus à la rescousse. Appuyée au bar, Fay avait assisté à cette bagarre magistrale. Elle vit disparaître Johnny, et ne sut plus très bien ce qu'elle éprouvait : une réelle admiration pour ce batailleur intrépide, une haine farouche pour cet ennemi implacable, un besoin de le voir s'humilier devant elle, mais aussi un désir fou de se sentir, ne serait-ce qu'une seconde, dans ses bras !

Exaspérée par ce chaos sentimental, elle courut au téléphone.

— Allô, Hank ? Prenez la licence. C'est oui !

C'était fait ! Rien ne pouvait plus la faire revenir en arrière.

— Johnny ! gémit-elle. Pourquoi Hank ? Pourquoi pas toi ?...

Elle s'avouait enfin qu'elle avait aimé dès le premier regard l'homme qui la méprisait...

..

Le pasteur prononçait la formule consacrée : — Si quelqu'un connaît quelque empêchement à la célébration de ce mariage...

Johnny regarda Fay. D'un mot, il pouvait jeter à bas son damné plan. Mais son regard se porta sur Hank. Un tel bonheur irradiait de ses yeux, une telle émotion se lisait sur son visage, que le jeune homme tint ses lèvres closes.

— Je vous déclare mari et femme...

C'était fini. Hank prit Fay dans ses bras et l'embrassa. Puis il se tourna vers son ami et le poussa vers sa femme.

— Allons, embrasse la mariée ! C'est une occasion unique...

Et, tandis qu'il riait, Johnny posa ses lèvres sur la joue tendue.

Le repas de noces fut copieux. Hank, Jumbo et Omaha avaient fait honneur aux bouteilles et se livraient à des facéties un peu lourdes.

— On danse ? demanda Johnny à Fay.

Elle fut debout d'un élan. Avait-il compris son état d'âme, et renonçait-il à sa haine ? Il ne tarda pas à lui enlever ses illusions.

— Maintenant que vous avez gagné, qu'allez-vous faire de lui ?

— En admettant que je sois ce que vous pensez, répliqua-t-elle, j'ai encore un certain respect de moi-même !

Il ricana :

— En tout cas, rappelez-vous ceci. Gare à vous si vous le rendez ridicule !

Hank leur souriait, heureux de voir l'un près de l'autre les deux êtres qu'il aimait le plus au monde.

— Qui vous fait croire que je ne serai pas digne de lui ? demanda Fay.

— Vous avez le vice dans la peau, et vous n'êtes pas prête à vous en guérir !

Il la sentit s'amollir dans ses bras et vit ses yeux fiers se détourner. Un remords fit soudain s'adoucir son étreinte et son visage s'attendrit.

Mais son regret fut de courte durée. Lorsque Fay le regarda de nouveau, il avait repris l'air dur et méprisant qu'elle lui avait toujours connu...

Johnny avait tenu à reconduire Hank au logis, et s'appretait à le soigner, lorsque Fay lui fit remarquer que c'était maintenant son rôle.

Il glissa un oreiller sous la tête de son ami.

— Vous ne craignez pas d'oublier où vous êtes et de lui faire les poches ?

Il la vit blêmir. Dressée devant lui elle parut



remords soudain le fit adoucir son étreinte.

Le visage du chef d'équipe se rembrunit.

— Qu'est-ce que tu dis ?

— Que deux salaires valent mieux qu'un, et que, lorsqu'on a une femme douée de certains talents...

Il n'eut pas le temps d'achever. Le poing de Hank l'atteignit en pleine figure. Les autres se précipitèrent et les séparèrent.

— Ce n'est pas parce que Fay a eu des misères que je



C'était fini. Hank prit Fay dans ses bras...



— C'est bien ainsi que j'imaginai mon foyer, dit Hank.

prête à le souffleter, mais elle se contenta de lui dire :

— Il vaut mieux que vous partiez. Je crois qu'il en est temps !

Lorsque la porte se referma sur lui, Fay demeura prostrée, songeant à son amour vain. Les ronflements de son mari s'élevèrent dans la pièce calme.

Au matin, la jeune femme s'affairait dans la cuisine claire. Un appel angoissé vint de la chambre. Lorsqu'il la vit, Hank perdit son expression anxieuse, et lui tendit les bras :

— J'ai eu si peur lorsque j'ai vu ton lit intact !

Puis il s'excusa, honteux :

— J'avais dû trop boire cette nuit. Tu me pardonnes ?

Elle l'embrassa gentiment et l'obligea à se lever pour le petit déjeuner. Il s'attabla devant l'assiette pleine de brioches qu'elle avait faites. Il l'arrêta par le bras, attendri :

— Vois-tu, chérie, j'avais souvent rêvé avant de te connaître. C'est bien ainsi que j'imaginai mon foyer !...

L'heure était venue pour lui de partir au travail. Tous les copains attendaient Hank avec impatience. Son arrivée fut saluée par les plaisanteries d'usage. Il se hâta de revêtir ses habits de travail.

— Dis donc, demanda Eddie, ta femme va continuer le métier qu'elle faisait ?

permettrai qu'on l'insulte ! hurlait Hank en se débattant.

Johnny parvint à réconcilier les adversaires, et l'équipe partit vers l'aérodrome où le travail l'appelait.

Un épais brouillard rendait le décor fantomal. Johnny et Jumbo grimpèrent au même pylône. Ils entendirent le vrombissement d'un avion qu'ils devinèrent à basse altitude. Johnny regardait le ciel avec inquiétude. La silhouette de l'appareil lui apparut dans la brume, et se précisa toute proche.

— Vingt-deux ! cria-t-il à Jumbo.

Il reçut un choc terrible. L'avion s'était jeté dans les fils. Le pylône fracassa s'écroura. Johnny eut la sensation de tomber dans un gouffre.

A sa sortie de la clinique, Hank l'obligea à venir se guérir chez lui. Fay, oubliant tous les affronts subis, le soignait avec dévouement et plus rien ne semblait dresser Johnny contre la jeune femme. Il comprenait enfin qu'elle n'était pas une mauvaise fille, et ne



— Je ne permettrai à personne d'insulter Fay ! hurlait Hank en se débattant.

se défendait plus contre l'amitié qui tout doucement était venue, avec l'estime, remplacer la haine qu'il lui avait vouée.

Cette nuit-là, il songeait à tout cela. Le temps lourd l'empêchait de trouver le sommeil. Il descendit pour chercher quelque chose de frais à boire.

Dans son lit, Hank ronflait. Du sien, Fay le regardait dormir. Des yeux qui se ferment changent tellement un visage ! Privé de son bon regard franc et aimant, Hank paraissait laid, même vulgaire. Énergée, elle se leva, enfila un déshabillé blanc et ses mules, et descendit à son tour. Elle se trouva face à face avec Johnny. Il remarqua tout à coup la tristesse de ses yeux battus et ses traits tirés :

— Vous avez des ennuis ? Je suis l'ami de Hank, mais je suis devenu aussi le vôtre. Si ça ne tourne pas rond, il vaut mieux me le dire !

— Vous l'aurez voulu ! dit Fay d'une voix changée. Puisque vous êtes mon ami, dites-moi comment je pourrais vous chasser de ma pensée ?

Il lui prit le bras, presque brutal :

— Qu'avez-vous dit ?

— Oh ! vous le savez bien...

— Êtes-vous folle ?

Elle n'était plus la femme arrogante qui se rebellait sous ses insultes. Les larmes coulaient sur son visage tragique.

— Est-ce ma faute si vous avez eu cet accident, si vous êtes venu dans cette maison un mois durant ? gémit-elle. Le destin nous a réunis...

— Pourtant, je ne vous ai jamais fait un compliment ! Jamais je ne vous ai accordé un regard...

Il n'avait jamais imaginé que des yeux pouvaient à ce point envahir un visage ! Attiré, il allait succomber à l'appel des lèvres de Fay lorsqu'un pas hésitant les fit s'écarter l'un de l'autre.

Hank avait éprouvé lui aussi le besoin de se rafraîchir.

— Et voilà ! dit Fay avec un petit rire bizarre. Bonne nuit, Johnny !...

Toute l'équipe travaillait depuis dix jours dans un coin perdu de l'Est. Ce soir-là, Hank semblait préoccupé. Il avoua à son ami que Fay lui manquait et qu'il avait décidé de la faire venir. Johnny lui déconseilla vivement ce projet. Mais l'autre ne voulait rien entendre. Il sortit pour envoyer un télégramme.

Pendant ce temps, Fay allait et venait dans son logis, vêtue simplement comme à sa sortie de prison. Elle jetait pêle-mêle dans sa valise les quelques affaires qu'elle avait avant sa rencontre avec Hank. Elle avait décidé de le quitter. Cette vie lui paraissait désormais impossible depuis qu'elle avait laissé comprendre son amour à Johnny et que celui-ci l'avait vue.

Bailey vit arriver avec plaisir celle qui avait été sa meilleure entraîneuse. Fay lui expliqua son projet. Ne pouvait-il la recommander à un de ses amis, à Chicago, où elle avait l'intention de gagner sa vie ? Il lui indiquait l'adresse d'une boîte où elle serait bien accueillie, lorsqu'un barman accourut affolé :

— Patron, les flics !

La rumeur des policiers empêche quiconque de s'enfuir. La ruée avait été décidée à la suite d'une dénonciation, et tout le personnel de la maison était mis en état

d'arrestation. Malgré ses protestations véhémentes, Fay fut entraînée avec les autres et emmenée vers le poste de police.

..

Johnny était seul dans le baraquement qu'il occupait avec Hank. Le téléphone sonna. On demandait M. Mac Henry. Pourquoi répondit-il :

— C'est moi-même !

Il n'en savait rien. Déjà une voix expliquait :

— Ici le sergent Freeman, du service des mœurs. C'est à propos d'une fille ramassée dans une boîte de nuit. Elle prétend être votre femme...

— C'est en effet ma femme ! répondit-il. J'arrive tout de suite...

— Qui m'a fait libérer ? demandait Fay à la gardienne qui lui ouvrait la porte.

— Votre mari ! Il est en train de payer votre caution. Elle s'approcha, et reconnut Johnny. Il ne lui accorda pas un regard. Elle signa sur le registre d'une main tremblante.

Ils redescendirent l'escalier pour regagner la rue. Soudain, il s'arrêta sur le palier et, à toute volée, sa main s'abattit deux fois sur le visage de Fay. Elle tomba sous le choc, et demeura à ses pieds sans qu'il fasse un geste pour la relever. Elle s'y décida seule.

— Une vie décente vous étouffait ! ragea-t-il. Je suppose que vous alliez traîner dès que Hank avait le dos tourné ?

Elle pleurait doucement, la fureur de Johnny s'en accrût.

— Je vous avais bien jugée ! Une rotule ! Et quand je pense que vous vous prétendiez amoureuse de moi ! Dire que je m'y suis laissé prendre, que j'ai regretté mes soupçons, mes mots durs !

Elle lui conta son aventure.

— Je voulais partir ! je m'en allais à Chicago ! Il l'entraîna brutalement.

— Vous allez rejoindre Hank. Nous ne dirons rien. Il ne faut pas qu'il sache que vous voulez le quitter.

Il avançait à grands pas sous la pluie commençante. Vaincue, elle se hâta à ses côtés.

Ils arrivèrent à la nuit, brisés de fatigue.

— Où est Hank ? demanda Johnny au cuisinier.

— Tout le monde est dehors. Réparation urgente à huit cents mètres d'ici.

Il ouvrit la porte du baraquement et poussa Fay sans douceur à l'intérieur :

— Voilà votre niche, et tâchez de vous le rappeler ! — Pourquoi êtes-vous si dure avec moi ? reprocha-t-elle plaintivement.

— Je ne suis pas dur. Je vous oblige simplement à rester là où vous serez le mieux. Est-ce si mal ?

Fay n'en pouvait plus. Il fallait qu'elle parie avant qu'il s'en aille, qu'elle arrache de son cœur meurt ces mots qui réussiraient peut-être à toucher celui qu'elle aimait de toute son âme...

Elle parla... Elle avait reçu tous les coups durs que l'on pouvait imaginer. Quel bonheur avait-elle jamais connu ? Un père qui les avait abandonnés sa mère et elle... A l'âge où les autres jouent encore à la poupée, elle avait du travailler pour vivre. A l'âge où les autres allaient au bal en songeant au mariage, elle avait dansé, elle aussi, mais dans les boîtes de nuit, pour ne



— Puisse vous êtes mon ami, dit Fay, dites-moi comment je pourrais vous chasser de ma pensée ?

pas mourir de faim. Sa mère était morte de chagrin. Et puis, il y avait eu un soir ce geste malheureux, et la prison, la honte... L'apparition de Johnny dans sa vie avait été son premier émoi, sa première douceur...

Il la regardait, plié sur son siège, ses cheveux plaqués sur ses joues creuses par la pluie qui les avait trempés. Une immense pitié lui venait à entendre l'histoire de cette vie perdue.

— Si j'ai voulu m'enfuir loin de tout, continuait Fay sans le regarder, c'est que je n'en pouvais plus. Je devenais folle rien que de penser à vous, et d'être à un autre. Je vous aime, Johnny ! J'ai voulu disparaître à cause de votre amitié pour Hank. Je savais si bien que j'allais être encore une fois sacrifiée... Je le savais...

Les sanglots l'étouffaient. Elle semblait si misérable qu'il eut envie de la prendre dans ses bras, de la serrer contre son cœur. Il savait maintenant la raison de sa rage, de sa méchanceté envers elle. Il l'aimait comme un fou, et voilà qu'il ne pouvait rien faire pour la rendre heureuse, pour la garder avec lui, toute la vie ! Désespéré, il la quitta sans un mot et courut dans la nuit...

Hank le vit arriver, encore en costume de ville. — Qu'est-ce que tu fous ? cria-t-il. Cette tempête a flanqué deux lignes par terre. Va t'habiller en vitesse ! Johnny hocha tristement la tête.

— Non, mon vieux. Je quitte l'équipe, j'en ai assez !

Médué, Hank le regarda.

— Qu'est-ce qui te prend ?

— Je suis fatigué de ce métier. J'ai envie d'aller voir ailleurs.

— Écoute ! ce n'est pas le moment de discuter. On verra ça demain. Pour l'instant, les copains ont besoin de toi.

Johnny accepta de rejoindre une dernière fois son poste. Hank se hâta vers le baraquement pour donner l'ordre de rétablir le courant. En ouvrant la porte, il aperçut Fay, toujours à la même place, lamentable dans ses vêtements trempés.

Il se dépêcha de donner son coup de téléphone, et tout joyeux revint vers elle.

— Tu t'es arrêtée en route ?

Elle lui répondit d'une voix lasse :

— J'ai pris un autre car, avec Johnny !

Il la regarda étonné :

— Avec Johnny ? Qu'est-ce qu'il faisait dans ce car ? Il vient de me prévenir qu'il quittait l'équipe. Il ne t'a rien dit ?

Fay cria presque :

— Il s'en va ?

— Oui, probablement à cause d'une femme... Fay était atterré. Johnny partait ! Elle allait le perdre ! Il n'avait pas cru à son amour. Il ne pouvait même plus supporter sa vue. Alors, à quoi bon lutter ! Tant pis pour elle ! Tant pis pour Hank !

— Oui, c'est à cause d'une femme ! répondit-elle. L'éclat de rire de son mari lui fut insupportable,

l'atteignit comme un soufflet brûlant. Ainsi, tandis qu'elle pleurait son rêve enfié, qu'elle souffrait à mourir, il allait encore se réjouir !

Elle cria, sauvagement :

— Cette femme, c'est moi !

Hank fit volte-face, son rire coupé net :

— Ne te moque pas de moi. Qui est-ce ?

— Je te le répète, moi ! J'allais te quitter, Johnny m'a ramené.

Me quitter ! Pourquoi ?

Sans pitié pour le pauvre visage torturé qu'il tendait vers elle, elle cria :

— Parce que je t'ai épousé sans amour, parce que je ne t'aimerai jamais, et parce que j'aime Johnny !

Elle le vit se dresser farouche, et eut peur soudain :

— Hank ! Attends ! Reviens ! Johnny n'a rien fait !

Elle courut à sa poursuite sur le chemin détrempe où il gagnait sans peine du terrain sur elle. Elle savait qu'il n'y avait plus maintenant

qu'une brute blessée, une brute déchaînée poussée par le désir de la vengeance. Rien ne pouvait plus arrêter Hank ! Johnny allait mourir, et c'était elle qui envoyait la mort vers lui !

..

Johnny et Jumbo blaguaient en haut de leur pylône.

Tout à coup le premier se pencha :

— Qui peut bien monter ?

— Ma parole, dit Jumbo, c'est Hank. Il est cinglé avec sa patte folle !

A ce moment, échevelée, hagarde, Fay débouchait sur le chantier. Elle vit la silhouette qui se hissait vers le faite du pylône.

— Empêchez-le, râla-t-elle, empêchez-le ! Il veut tuer Johnny !

Déjà celui-ci, sans entendre les cris qui, venus d'en bas, se perdaient dans le fracas du tonnerre, se hâtait vers Hank qui achevait sa périlleuse ascension. Inconscient du danger, il ne songeait qu'à aller aider son ami. Il arriva enfin près de lui, et ne comprit pas tout d'abord lorsqu'il le vit brandir une énorme croc anglaise devant son visage. Il esquiva le coup, croyant à une folie subite, puis il devina soudain. Fay avait dû parler ! Mais comment avait-elle raconté la chose pour que Hank s'en prenne à sa vie ?

Jumbo, aussi vite qu'il le pouvait, se rapprocha du lieu du drame. En bas, les hommes anxieux, auprès de Fay immobile, ne pouvaient qu'attendre l'issue de ce combat terrifiant.

Déjà atteint plusieurs fois par la lourde clef, Johnny ne se résignait pourtant pas à frapper le malheureux.



— Oui, c'est à cause d'une femme ! répondit-elle.

Soudain, dans un élan terrible, Hank se précipita sur lui. Entraîné, il bascula et Johnny n'eut que le temps de l'agripper par sa ceinture de cuir. Plié en deux sur une poutre transversale, il sentit une douleur le déchirer lorsque le poids du corps suspendu lui tira les muscles. Seule la volonté qu'il avait de sauver son ami le fit assurer sa prise.

— Jumbo ! hurla Johnny. Je vais essayer de le balancer. Fais ton possible pour l'attraper !

Le brave garçon se cramponna d'une main et tendit l'autre dans le vide vers Hank. Ce fut à ce moment que le cuir céda ! Le corps de Hank dégringola vers le sol. Le hurlement de Fay monta vers les deux hommes, dominant le bruit de l'orage.

Descendus avec peine, ils rejoignirent le groupe tragique. A genoux près de son mari, qui n'avait pas perdu connaissance, Fay pleurait sans bruit.

— Hank ! pourquoi ? Johnny me ramenait vraiment à toi. Je t'en fais le serment !

La vie s'en allait lentement du corps puissant...

Fay et Johnny tenaient chacun une main du moribond. Il eut la force de rapprocher leurs doigts :

— Rends-la heureuse, Johnny, comme j'ai essayé de le faire... Promets-le-moi !

— Je te le promets. Hank !

Un sourire satisfait éclaira le visage exsangue, et s'y éternisa...

Fay avançait à pas lents sur la route, vers la halte de l'autocar. Hank disparu, il lui fallait reprendre sa pauvre vie errante. Elle avait apporté le malheur avec elle.

Sans le vouloir, elle avait joué son rôle d'entraîneuse fatale. Cette fois, il était bien terminé !

Déjà le bruit du moteur s'entendait au lointain. Fay ne voulait plus penser à rien, qu'à la délivrance, comme avait fait le vieux Bob... Ce serait facile, lorsque le car arriverait, avant qu'il ne ralentisse trop, de se jeter sous les roues. Personne ne pleurerait Fay Duval !

La lourde voiture apparut. Fay s'avança vers elle... A cet instant, un bras se glissa sous le sien, une main prit sa valise. Le car s'arrêta, mais reparti sans elle. Serrée contre Johnny, elle reprit le chemin du chantier. Le jeune homme y retournait avec elle.

Un rayon de soleil perça les nuages, alors qu'ils unissaient leurs regards, comme un symbole d'espoir, comme un signe de pardon...

FIN

Vous lirez dans le n° 85 du
FILM COMPLET

TANGER
EN VENTE PARTOUT : 4 francs

Professeur Morkos

Célèbre devin, venant d'Égypte.
NE QUESTIONNE PAS

123, bd Corderie (F. C.) - MARSEILLE
Tél. : Dr. 78-74 Cabinet 14 à 19 h.

HOROSCOPE par correspondance 120 frs.
— Date naissance. — Joindre enveloppe timbrée.

UN NEZ PARFAIT est chose facile à obtenir.



Le rectificateur breveté relait rapidement d'une façon permanente, sans douleur, le soir en dormant, tous les nez disgracieux. Envoi notice gratuite sous pli fermé. Laboratoire recherches, 20, Annemasse (Haute-Savoie).



GRANDIR

Devenez sveltes, imposant ou forti, avec nous sans scient. américains. Succ. rap. gar. à 11 âge. Discret. Env. mandat 335fr. ou dem. notice grat. Olympic DA. 19, b. V-Hugo, NICE

UNE BONNE NOUVELLE !!!

L'ALMANACH VERMOT

1948

EST PARU

EN VENTE PARTOUT : 100 FRs

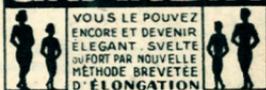
Envoi franco contre mandat-poste à la SOCIÉTÉ PARISIENNE d'ÉDITION, 43, rue de Dunkerque, PARIS (X^e).

Aucun envoi contre remboursement.

MARIAGES

toute situation et région, sans com m 15510 n. Env. GRATUIT fermé, liste 500 parisi. ÉTOILE FOYER, 114, Annemasse (H.-Sav.), Fond. en 1932.

GRANDIR



VOUS LE POUVEZ ENCORE ET DEVENIR ELEGANT. SVELTE OU FORT PAR NOUVELLE MÉTHODE BREVETÉE D'ÉLONGATION

Succès garanti. Rembourse si non satisfait. Document gratuit, sous pli fermé et discret. INSTITUT MODERNE. 6 B Annemasse (H.Sav.)

Ne manquez pas d'acheter le n° 17 de
STARS ET FILMS

qui publie
le récit
complet
du
FILM

Roger
PIGAULT



Claire
MAFFEI



ANTOINETTE ET ANTOINETTE

Grand Prix d'honneur au festival international de Cannes 1947.

EN VENTE PARTOUT : 8 francs

et à la Sté PARISIENNE d'ÉDITION, 43, r. de Dunkerque, PARIS (X^e).

SOCIÉTÉ PARISIENNE D'ÉDITION
43, rue de Dunkerque - PARIS (X^e)

P. C. A. n° 7655 - H. n° 13.546

Régie exclusive de la Publicité : A. D. P.,
1, rue des Italiens, Paris (IX^e). (Pro. 74.54)